que, pour lui faire replier les ailes, il n'y a plus qu'à prononcer des paroles annonciatrices de la paix, que fait-on ici? Quelle attitude, quel geste le pouvoir a-t-il aujourd'hui et se propose-t-il d'avoir demain? Continuera-t-il son erreur longtemps encore? Voudra-t-il lui sacrifier, après ses vaisseaux, ses derniers soldats? Trouve-t-il qu'il n'y a pas assez de victimes? Après Rodjestvensky, condamnera-t-il encore Linievitch? Après la chute de Port-Arthur voudra-t-il avoir celle de Vladivostok?

Hélas! il semble bien que oui, car si j'ai recueilli aujourd'hui de la bouche de ceux qui savaient — et ils ne sont pas très nombreux — l'espoir nécessaire d'une paix rapide, il m'a été répété, d'autre part, que, à la cour, l'anéantissement des forces navales tout en apportant le deuil, n'avait modifié en rien la résolution définitive de continuer la guerre.

— Nous continuerons, s'est écrié l'empereur, et nos défaites auront raison de leurs victoires!

Sa Majesté est entretenue dans de tels desseins par tout son entourage, et ses proches semblent n'avoir point beaucoup de mal à le convaincre qu'une longue guerre peut seule lui permettre de conserver intact l'héritage des Romanoff.

Le général Vassiltchikoff, commandant la brigade de la garde impériale est rentré, hier soir, à Pétersbourg, venant de Tsarskoié-Selo. Il dit que la défaite de l'amiral Rodjestvensky n'affecte en rien la détermination de l'empereur de continuer la guerre.

Les auteurs du désastre

Une aventure invraisemblable. — Folie et aveuglement des gouvernants russes. — Un espoir insensé. — Fatale imprévoyance. — L'œuvre de destruction des torpilleurs japonais. — Les deux chefs d'escadres belligérantes.

Ce n'est pas Rodjestvensky qui est coupable, comme ailleurs ce ne fut ni Kouropatkine, ni Skridloff, ni Vilhefl, ni Stoessel: c'est à toute la Russie officielle qu'il faut s'en prendre, à ceux qui résident tranquillement à Pétersbourg, qui n'ont pas su éviter cette guerre, qui s'y sont lancés de gaîté de cœur, qui n'ont pas voulu comprendre la leçon des premiers revers, qui toujours et quand même ont sacrifié les hommes par centaines de mille et de l'argent par millions pour soutenir leurs prétentions absurdes, pour effacer jusqu'à la trace de leurs fautes.

Rodjestvensky, Stoessel, Kouropatkine, tous les vaincus, sont les victimes des mauvais bergers russes au même point que les derniers soldats tombés dans les plaines de Mandchourie, que les derniers marins descendus au fond des océans lointains. Tous ces généraux et amiraux furent au-dessous de leur tâche parce qu'on ne leur a pas permis d'être des chefs capables, parce qu'on ne leur a jamais fourni les moyens de vaincre.

Ainsi, cette aventure de Rodjestvensky serait grotesque si elle n'était pas si profondément navrante. Voilà un amiral auquel on forme tant bien que mal une flotte des plus disparates; cuirassés modernes et bateaux hors d'usage s'y trouvent côte à côte et, comme on n'a plus de marins pour compléter les équipages, on garnit les bords de soldats recrutés en hâte et on envoie cette flotte faire la guerre à l'autre bout du monde à plus de trois mois de sa base. Elle est destinée à secourir Port-Arthur, mais cette place tombant aux mains de l'ennemi, alors que la flotte de secours n'est encore que dans les eaux de Madagascar, il était logique de le rappeler. On hésite quelques semaines, puis on se décide à ordonner à Rodjestvensky de poursuivre sa route, de marcher sur Vladivostok, puisque Port-Arthur est inaccessible.

Sans base, sans appui, se faisant accompagner d'une mée de transports, cette masse énorme s'avance, atteint les eaux extrême-orientales, est obligée de violer la neutralité pour se ravitailler et pour attendre une escadre de secours.

On sait très bien, en Russie, que cette flotte est incapable de vaincre la flotte japonaise, mais avec cette passion aveugle du joueur on s'accroche à un impossible espoir, on espère que Rodjestvensky entamera sérieusement Togo, le paralysera pour de longs mois et qu'il amènera à Vladivostok les deux tiers de sa flotte, une trentaine de vaisseaux, qui pourront inquiéter les côtes nippones.

Cet espoir est insensé, inouï, mais on s'y obstine, on prend le silence de l'ennemi pour de la crainte, on interprète l'absence de ses navires pour de la terreur et on décide de marcher droit sur lui, sous prétexte que la fortune protège les audacieux, de le rechercher au fond d'un de ces détroits où il doit essayer de cacher ses précieux bâtiments.

Comme Dragomiroff conseillait aux soldats de marcher à la baïonnette contre la mitraille des canons, Rodjestvensky pense qu'il faut marcher avec les cuirassés contre les torpilles, et il arrive alors que l'ennemi embusqué dans sa base, connaissant toutes les ressources de la guerre moderne, frappe un coup terrible à l'heure voulue, par lui-même fixée. Les petits torpilleurs ont raison des formidables cuirassés, les lourds vaisseaux se déchirent, s'écrasent, s'émiettent ou se rendent!...

L'aventure est inouïe, invraisemblable, à une époque comme la nôtre. Quel est aujourd'hui le fond de la pensée des gens qui, à la suite des officieux russes, ont répété six semaines durant que Rodjestvensky allait changer la face des choses et que, grâce à lui, la fortune allait revenir sous le drapeau du Tsar? A quoi riment les savants calculs par lesquels on a « démontré » que, mathématiquement, la flotte russe devait vaincre, que sa supériorité en cuirassés lui assurait de grandes chances sur son adversaire, que le chef qui avait conduit cette flotte du Pacifique aux eaux de la mer de Chine avait fait preuve des plus hautes qualités? Conduire une flotte convoyée par une nuée de transports, à 5.000 milles de distance de sa base, cela exige de la prudence et de l'attention, certes, mais conduire cette même flotte au combat et lui assurer la victoire, cela exige du génie.

Toute l'audace de Rodjestvensky, tout son farouche courage n'ont pas tenu devant l'habileté de Togo, et si vraiment la flotte japonaise était inférieure comme outil de combat à la flotte russe, si vraiment elle n'était même pas au complet dans le détroit de Corée, on ne peut qu'admirer davantage celui dont les subtiles combinaisons ont abouti à un tel triomphe.

RÉCIT DE LA BATAILLE

Attaque soudaine et imprévue. — Désarroi et panique parmi les Russes. — Pas d'unité d'action dans le commandement. — Le rôle des torpilleurs japonais. — Tactique insensée des Russes. — Reddition des officiers.

Les dépêches suivantes retardées par la censure apportent quelques rares détails sur la bataille navale.

Londres, 31 mai. — Le correspondant du « Daily Telegraph » à Tokio dit qu'il a reçu d'un correspondant de Corée les télégrammes suivants:

28 mai, 11 h. 48 du matin. — Une grande bataille s'est livrée dans le détroit de Tsou-Shima, hier soir à neuf heures. Un des cuirassés ennemis, deux croiseurs cuirassés, un navire atelier ont été coulés. La flottille des torpilleurs japonais a attaqué l'ennemi hier soir. La lune brillait, la mer était calme; les torpilleurs se pressaient comme des guêpes autour des navires russes et leur attaque a réussi complètement.

28 mai, 2 h. 20 soir. — Ce matin, un cuirassé et un croiseur ennemis ont été coulés et un autre a été coulé. Quelques navires ennemis se sont retirés vers le Sud.

28 mai, 3 h. 20 soir. — Le combat a une grande importance. Le « Borodino » et le « Kamtchatka » ont été bientôt coulés et le désordre s'est mis dans la flotte russe; les navires ne répondaient point aux signaux de l'amiral; il y avait manque complet d'unité dans l'action.

28 mai, 6 h. soir. — A quatre heures de l'après-midi, aujourd'hui, Rodjestvensky était complètement battu. La flotte japonaise poursuit le reste de la flotte ennemie.

Un cuirassé et un croiseur ont été coulés. Les Japonais ont pris un cuirassé qui était gravement endommagé, ayant été balayé par les obus, et qui a coulé ensuite. Tout son équipage a été fait prisonnier.

Un peu plus tard, l'« Amiral-Nakhimoff » a été coulé.

On mande de Tokio au « Daily Telegraph », le 29 mai, que la flotte de Rodjestvensky, engagée dans la bataille de Tsou-Shima se composait de vingt-six navires de première classe. On ne croit pas qu'aucun navire ait été envoyé au Nord pour tenter de franchir les détroits de Tsougarou et de la Pérouse.

La flotte russe se présenta en formation de bataille en plein jour et sans chercher à dissimuler ses mouvements. Les marins japonais admirent l'audace des Russes et déplorent leur incompétence et leur tactique insensée.

On mande de Modgi au « Daily Telegraph » le 29 mai, que le commandant de l'« Amiral-Nakhimoff » et un autre officier, après avoir nagé pendant plusieurs heures, étaient épuisés lorsqu'ils furent recueillis par quelques pêcheurs de Simonosaki et faits prisonniers.

On mande de Kobé au « Daily Express », le 30 mai, que les prisonniers russes disent qu'il n'y avait pour eux absolument aucune chance de succès. L'attaque de la flotte japonaise fut si soudaine et si générale et son plan d'attaque si différent de ce qu'on attendait, que la panique s'empara de toute la flotte russe.

On mande de Tokio au « Daily Mail », le 30 mai, qu'on célèbre par de grandes réjouissances la brillante victoire des Japonais.

On croit que plusieurs sous-marins ont pris part à l'attaque de la flotte russe en même temps que la flottille des torpilleurs.

Après la bataille, des groupes d'officiers et de matelots russes abandonnèrent leurs navires qui sombrèrent, et débarquèrent à Tsou-Shima sous la protection du drapeau blanc.

D'autres débarquèrent sur la côte coréenne à Yamagouchi.

L'impression en Russie

Les efforts du gouvernement pour cacher la vérité. — Cronstadt en deuil. — Articles de presse violents. — On réclame la convocation immédiate d'une assemblée nationale. — Pétersbourg en état de siège.

Pétersbourg, 31 mai. — On dévoile peu à peu la vérité sur le désastre éprouvé par la flotte de la Baltique. Les journaux d'hier après-midi ont été autorisés à publier la première partie de la dépêche de Togo sans donner les noms des navires pris ou coulés.

Des personnes arrivant de Cronstadt font des récits pathétiques de la douleur presque générale causée dans cette ville par la perte de la flotte de la Baltique.

Le désastre naval devenant absolument impossible à cacher plus longtemps au public russe, les personnages officiels s'emploient à faire des récits péniblement échafaudés dans le but d'atténuer momentanément dans l'esprit public le désastreux effet que produirait la révélation complète de l'épouvantable vérité, dont l'aveu pourrait faire éclater dans toute la Russie une explosion d'indignation générale.

Le public de Pétersbourg reste encore calme par suite de la demi-ignorance où il est de la réalité; mais la population de Cronstadt, profondément impressionnée, montre une tristesse générale. Cette ville maritime est visiblement en deuil, les habitants renoncent à tous plaisirs et vont silencieusement dans les églises prier pour les morts et les survivants de la bataille.

Une autre dépêche de Pétersbourg, dit:

Le sentiment général à l'égard de la guerre ne s'est jamais mieux révélé qu'aujourd'hui. Il eût été très difficile de lire sur le visage des gens qui parcouraient les journaux dans les rues cette après-midi, si les nouvelles étaient bonnes ou mauvaises. Le sort de la flotte de la Baltique semble exciter plus de curiosité que de chagrin. On ne voit l'expression de la douleur qu'à l'Amirauté, où des femmes de toutes classes viennent s'enquérir du sort de leurs parents. Il semble que le public est résigné à toutes les tragédies.

Une extrême confusion règne ici dans les esprits, complètement déroutés par les informations contradictoires, aussitôt démenties que lancées, concernant la bataille de Tsoushima. La vérité est que personne ne sachant rien, chacun invente.

On a l'espoir que le commencement d'aveu officiel qui vient d'être publié permettra enfin aux journaux d'insérer les télégrammes de l'étranger, actuellement interdits et d'exprimer plus librement leur opinion sur la situation extérieure et intérieure résultant de la défaite de l'amiral Rodjestvensky, en même temps qu'il fera éclater le véritable sentiment public concernant l'impérieuse nécessité de mettre fin à la guerre, dont la continuation obstinée mènerait indubitablement la Russie aux pires catastrophes.

On télégraphie de Pétersbourg à l'« Agence Havas »:

En Russie, l'heure est grave. La défaite du détroit de Corée, enfin connue, provoque, on pouvait s'en douter, un mouvement d'opinion que le pouvoir ne pourra que difficilement endiguer.

La presse est unanime, malgré la censure, à relever dans un langage violent les fautes commises dans la direction de la guerre et à réclamer la convocation immédiate d'une représentation nationale.

Voici, comme indication, quelques extraits de journaux cependant fort modérés:

Saint-Pétersbourg, 31 mai. — Le directeur de la « Novoié Vrémia », M. Souvorine, proclame que la situation présente est grave; il réclame la convocation immédiate d'une assemblée de représentants de la terre russe, sans attendre l'achèvement des travaux de la commission Bouliguine, qui, commencés dans d'autres conditions, sont retardataires en présence des événements qui ont éclaté comme un orage. Le temps presse; il faut la raison de toute la Russie; il faut tout le sentiment russe pour maîtriser la vague rapidement envahissante.

La « Gazette de la Bourse » constate que si les cercles politiques anglais rêvent encore d'un nouveau triomphe britannique, qui serait une nouvelle catastrophe russe en Mandchourie, l'opinion publique en France, qui sait distinguer entre le peuple russe sain, grand dans ses pensées et ses souffrances, et la triste réalité produite par l'organisation bureaucratique russe, indique amicalement à la Russie l'urgence qu'il y a à conclure la paix pour éviter, comme le jugent eux-mêmes tous les patriotes russes, de nouvelles calamités. Or, la paix extérieure peut uniquement résulter de la paix intérieure, fondamentalement ébranlée.

Les « Novosti » croient que si la capitulation prématurée de Port-Arthur a exercé une démoralisante influence sur l'armée de terre avant Moukden, la bataille de Tsou-Shima exercera la même fatale influence sur l'armée de Linévitch.

Les « Novosti » observent que cette bataille crée un sérieux danger pour Vladivostok; ils ajoutent qu'il reste un unique espoir dans l'intelligent emploi des débris des forces de terre et de mer de la Russie pour faire traîner en longueur le dénouement définitif et obtenir la possibilité d'une paix honorable.

On mande à l'Agence Fournier:

Plusieurs organes, notamment le « Slovo », déclarent qu'il faut choisir entre la fin du régime ou la paix.

De nombreuses escoudes de cosaques parcourent les rues. La ville est comme en état de siège.

Les Débris de la Flotte Russe

NOUVEAU RAPPORT DE TOGO

Tokio, 31 mai. — Le sixième rapport a été reçu dans l'après-midi du 30. La perte de l'« Osliablia » et du « Navarin » est confirmée.

Des croiseurs japonais ont découvert et dispersé les navires restés dans les eaux chinoises lorsque Rodjestvensky quitta l'embouchure du Yang-Tsé pour faire route vers le détroit de Corée.

Ceux des bateaux russes qui étaient demeurés dans les parages de Soya ont également été dispersés.

Le Kaiser et la Paix

On mande de Washington au Morning Post »:

L'Empereur d'Allemagne a fait connaître au Président Roosevelt qu'il était opposé à ce qu'un Congrès international convint des conditions de paix. Il a insisté pour que la Russie et le Japon, seuls et sans l'approbation des autres puissances, fixent ces conditions.

Les motifs donnés par l'Empereur sont que les puissances neutres, qui participeraient au Congrès, chercheraient à obtenir des avantages personnels, ce qui pourrait amener une grande tension et tâter la Chine.

Ici, on interprète autrement les objections de l'Empereur. On croit que s'il combat l'idée d'un Congrès, c'est qu'il craint que celui-ci ne définisse plus étroitement les droits des puissances étrangères, que ces droits se trouvent en conflit avec ceux de la Chine et que, par conséquent, la question du Chan-Toung ne soit mise sur le tapis.

Le journal ajoute que le président Roosevelt a d'ailleurs abandonné toute idée de convoquer un congrès international.

LES CONDITIONS DU JAPON

pour la Paix

Le correspondant du « Matin » à Londres, télégraphie:

— Je me suis livré de nouveau, aujourd'hui, à une enquête très soignée, très complète dans les milieux diplomatiques japonais, russes et autres, pour obtenir des renseignements utiles sur la question de savoir si la paix est proche ou encore éloignée.

Quoique le Japon n'ait officiellement, pas formulé les conditions de la paix, et quoique, dans les milieux japonais, on ne soit pas disposé à les formuler, je crois cependant savoir quelles seraient les conditions que le Japon poserait en premier lieu, si la Russie voulait les savoir. Je donne ces conditions dans l'ordre de leur importance:

1. Une indemnité de deux milliards et demi de francs;

2. Le désarmement complet de Vladivostok pour que cette place devienne un port purement commercial;

3. Engagement de la part de la Russie à ne plus envoyer de navires de guerre dans les eaux chinoises et japonaises pour une longue période à déterminer;

4 Cession au Japon de l'île Sakhaline appartenant à la Russie;

5. Cession de Port-Arthur et de la péninsule de Liao-Toung au Japon;

6. Cession au Japon d'une grande partie du chemin de fer russe en Mandchourie;

7. Reconnaissance de la part de la Russie du protectorat japonais sur la Corée.

S'il y avait possibilité de débattre, au cours des négociations, dans le cas où elles seraient entamées, certaines des conditions données ci-dessus, par exemple la question de la cession de Sakhaline, l'engagement de la Russie de ne plus envoyer de navires de guerre en Extrême-Orient, la cession d'une grande partie du chemin de fer russe en Mandchourie, sur ces points, les Japonais feraient peut-être des concessions.

Il est certain, d'après mes renseignements, que les Japonais seront absolument irréductibles sur la question de l'indemnité, quoqu'ils accepteraient peut-être un peu moins de deux milliards et demi de francs, sur la cession de Port-Arthur et de la péninsule de Liao-Toung, et sur le désarmement de Vladivostok.

Qui peut dire, à l'heure qu'il est, si le tsar est disposé à accepter ces conditions? Dans les milieux russes, ici, on semble enclin à donner une réponse négative à cette question, non pas en ce qui concerne la perte de Port-Arthur et le désarmement de Vladivostok, mais en ce qui concerne la condition humiliante de payer une forte indemnité au Japon, indemnité qui, d'après les Russes, serait employée à rendre le Japon encore plus fort.

Dans les autres milieux diplomatiques, tout en espérant vivement la conclusion de la paix, on me déclare franchement ignorer ce que l'avenir immédiat nous apportera.

Les Japonais compétents me répètent ce qu'ils m'ont toujours dit: « Si la Russie veut la paix, qu'elle fasse le premier pas. Ce n'est pas de nous que viendront les propositions de paix. Si la Russie veut continuer la guerre, tant pis pour elle! Nous sommes maintenant débarrassés de leurs navires de guerre. Notre commerce peut se faire sans gêne: nous garderons nos soldats en Mandchourie jusqu'à ce que la paix soit conclue. Dans ces conditions, la continuation des hostilités ne nous coûtera pas très cher, et nous pourrons attendre avec calme et sans inquiétude les événements. »

La France et le Japon

Nous lisons dans la « France du Sud-Ouest »:

Nous tenons de source certaine que le ministre du Japon à Paris, M. Motono, a fait parvenir au ministre des affaires étrangères une revendication du Japon tendant à obtenir de la France une indemnité de 500 millions de francs.

Cette revendication est basée sur la violation de neutralité commise par la France qui a toléré le séjour de l'escadre de Rodjestvensky dans les eaux territoriales de Madagascar et celui de la flotte russe (escadres Rodjestvensky et Nebogatof réunies) sur les côtes françaises d'Annam.

Plusieurs membres du Parlement, en particulier un sénateur très influent de la gauche, ont été mis au courant de la démarche de M. Monono. »

UN DEMENTI

Paris, 31 mai. — On dément au ministère des affaires étrangères le bruit que le Japon aurait fait parvenir au gouvernement français une demande d'indemnité pour violation de la neutralité dans la guerre russe-japonaise.

Le Roi d'Espagne à Paris

La journée de mercredi. — Le Roi et M. Loubet aux Invalides, au Panthéon, à l'église Notre-Dame et à l'Hotel de Ville. — Les discours. — Réceptions aux Halles.

Paris, 31 mai. — Ce matin, à 9 heures, M. Loubet est arrivé au Ministère des Affaires étrangères.

Le président de la République, conduit aussitôt auprès du roi, redescend avec Alphonse XIII, quelques secondes après. Le roi, en tenue de capitaine général, et M. Loubet, en redingote, montent dans une calèche attelée de deux chevaux bai-brun; les généraux Dubois et Debatisse, en petite tenue, prennent place en face d'eux.

Dans les six voitures du cortège, prennent place MM. Delcassé, Chaumié, Mollard, les officiers attachés à la personne du roi, et sa suite.

La voiture royale est précédée de la victoria de M. Lépine, dans laquelle a pris place également M. Etienne, ministre de l'intérieur. Le cortège est encadré par un détachement du 2e cuirassiers; la foule assez considérable, malgré le temps incertain, acclame Alphonse XIII qui, souriant, salue de la main avec un geste gracieux et familier.

AUX INVALIDES

Par l'esplanade, le cortège gagne le palais des Invalides.

Le roi et M. Loubet sont reçus par le général Niox, commandant de la place, MM. Berteaux, ministre de la guerre et Doumer, président de la Chambre. La visite se fait rapidement; le roi contemple pendant quelques minutes le tombeau de l'empereur, et sort entre la double haie des invalides, qui rendent les honneurs avec leurs piques surmontées de drapeaux.

AU PANTHÉON

A 9 h. 30, le roi rémonte en voiture; la foule, de plus en plus compacte, l'acclame.

Le cortège s'engage dans l'avenue de Tourville, tourne à gauche sur le boulevard des Invalides et gagne la rue de Constantine où le cheval d'un cuirassier de l'escorte s'abat; l'homme et la bête se relèvent sans mal. Puis par la rue de l'Université et la rue de Solférino et le jardin des Tuileries, qu'il traverse en contournant le bassin; il sort par la place du Carrousel, où il passe sous l'arc de triomphe. A l'entrée du jardin un nouveau cavalier tombe avec son cheval, l'animal se relève aussitôt et part au galop dans le cortège.

A la sortie de la place du Carrousel, le cortège tourne sur le quai du Louvre, où un cavalier tombe encore, le pavé est horriblement glissant. On passe sur le quai de la Mégisserie, le pont au Change et le boulevard du Palais, où les pompiers juchés sur les grandes échelles et sur les pompes rendent les honneurs taudis que les clairons sonnent aux champs et que la foule pousse des vivats enthousiastes. Par le pont et le boulevard Saint-Michel, puis la rue Soufflot, le cortège gagne le Panthéon, où il arrive à 9 h. 55. La foule est considérable et c'est une véritable ovation que l'on fait à Alphonse XIII à l'arrivée comme au départ.

Le roi est reçu à sa descente de voiture par MM. Dujardin-Beaumetz sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts et Dumontier, conservateur. Après s'être arrêté devant les fresques de Puvis de Chavannes, le roi visite les tombeaux de Carnot et de Victor Hugo et à 10 heures 10 sort du Panthéon.

A NOTRE-DAME

Sur tout le parcours, du Panthéon à l'église Notre-Dame, où le cortège arrive à 10 heures 20, la foule pousse de chaleureuses acclamations.

Une foule énorme attend sur le Pont-au-Double, sur les quais et tout autour de la place du Parvis-Notre-Dame qui est formellement interdite à la circulation.

Des drapeaux français et espagnols et des tentures rouges décorent la façade de la cathédrale.

A 10 h. 20, les gardes municipaux qui forment la tête du cortège apparaissent dans la rue Lagrange. Aussitôt retentissent des cris de: « Vive le roi! Vive l'Espagne! »

A la grille de Notre-Dame, deux suisses, la hallebarde au poing, attendent le roi qu'ils conduisent jusqu'au seuil où le cardinal Richard, devant lequel un sacristain porte la croix, s'avance au devant de lui et le reçoit.

Derrière le roi se tiennent le président de la République, MM. Delcassé, Etienne, Mollard, Lépine, Jules Cambon, Combarieu, les généraux Dubois et Debatisse et toute la suite du roi. Les autres personnages officiels qui s'étaient rendus au Panthéon ne sont pas venus à Notre-Dame.

M. Plichon et de Castelnau, député entourent l'archevêque, en compagnie de divers gros bonnets cléricaux.

En entrant, le roi fait un grand signe de croix.

Le cardinal, d'une voix très basse et très faible, salue le roi, tandis que les orgues jouent l'air national espagnol.

Après avoir visité l'église, le roi en sort à 10 h. 45, toujours acclamé par la foule, ainsi que M. Loubet.

A L'HOTEL DE VILLE

Les curieux se sont portés en masse vers la place de l'Hôtel de Ville.

Les gardes républicains forment une double haie aux abords du Palais municipal. La façade est ornée de faisceaux de drapeaux français et espagnols. Au centre du monument est édifié un grand vestibule aménagé en salon Louis XVI. Un velum rouge et or recouvre le perron monumental. Tout autour de la place, des portiques où courent des guirlandes d'un vert tendre, et des mâts où flottent des étendards, composent un ensemble fort gracieux.

A 10 h. 50, voici les cuirassiers de l'escorte qui débouchent du pont d'Arcole.

Les cris de: Vive le Roi! Vive le Président! se font entendre unanimement. Le temps qui était resté couvert toute la matinée, s'éclaircit soudain et le soleil se montre un instant au moment même où la daumont, précédée du piqueur Troude, s'arrête devant le perron sur lequel attendent MM. Brousse, président du conseil municipal; de Selves, préfet de la Seine; Lépine, préfet de police, assistés de M. Blanchon, vice-président du conseil général; de MM. Autrand et Laurent, secrétaires généraux des deux préfectures; Armand Bernard et Corne, directeurs des cabinets des préfets de la Seine et de police.

LA RÉCEPTION

MM. Mollard et de Roujoux s'avancent vers le roi et le président de la République qui ont déjà mis pied à terre. Les clairons sonnent aux champs.

A ce moment, au sommet du beffroi, on hisse le drapeau rouge et jaune aux armes du roi d'Espagne.

Les présentations sont rapidement faites, puis le roi et le président de la République, ayant à leurs côtés le président du Conseil municipal et le préfet de la Seine que précèdent les huissiers municipaux et les fonctionnaires du protocole pénètrent dans l'Hôtel de Ville suivis de l'ambassadeur d'Espagne et des deux secrétaires généraux de la présidence de la République.

Derrière eux, un cortège se forme comprenant les présidents des deux Chambres, les ministres, les Maisons militaires et civiles du roi et du président de la République, un grand nombre de sénateurs et de députés dont ceux du département de la Seine; les membres du Conseil municipal et du Conseil général; les directeurs des différents services de la préfecture de la Seine; MM. Mesureur, Béclores, de France, etc.; les membres de la municipalité de Madrid, et la chambre de commerce de Paris, du Comité organisateur des fêtes franco-espagnoles et une foule de hauts fonctionnaires de l'administration municipale.

Le cortège traversant la salle des Prévôts, tendue de draperies jaunes frangées d'or, garnie de plantes vertes, gagne ainsi, entre une haie de gardes républicains, la musique de la légion exécutant les deux hymnes nationaux, la cour du centre, transformée en salon d'honneur. Par le grand escalier, sur les marches duquel des gardes municipaux en tenue de gala, sabre au clair, sont espacés, le roi et le président sont conduits dans la grande salle des fêtes dont tous les lustres électriques sont allumés.

Derrière des plates-bandes de fleurs et de feuillage, se trouvent déjà mille à quinze cents invités de la municipalité parisienne: notabilités de la colonie espagnole et de la société parisienne; familles des conseillers municipaux et des conseillers généraux, représentants du commerce parisien, etc...

Le coup d'œil est magnifique.

Dès qu'Alphonse XIII apparaît à l'entrée des salons, les cris de: Vive le roi! et ceux très nourris de: « Viva el Re! » poussés par la colonie espagnole sont poussés. Un cri unanime: « Vive le président! Vive la République! Vive l'Espagne! »

L'accueil fait aux deux chefs d'Etat est véritablement sympathique.

Sur les indications de MM. Betux, syndic, et Bouvard, les organisateurs des fêtes municipales, deux fauteuils dorés ont été placés sur une même ligne.

Le roi et le président se placent debout mais restent debout.

Le silence s'établit rapidement.

DISCOURS DE PAUL BROUSSE

Paul Brousse, président du conseil municipal, s'approche alors et, après un profond salut, prononce le discours suivant:

J'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté le conseil municipal de Paris et de lui offrir, en présence de Monsieur le Président de la République, avec mes souhaits de bienvenue, les vœux que nous formons pour la prospérité de l'Espagne.

Vous arrivez de ce pays merveilleux dont régnent chez nous les jeunes gens et les artistes.

Votre visite nous est aimable.

Nous voulons y voir le gage d'un accord plus étroit entre deux peuples que tout rapproche, la parité d'une histoire grandiose, une égale réputation de bravoure chevaleresque, le commun souci de l'art, de l'idéal et de la beauté; que l'en ne sépare, pas même les Pyrénées dont les progrès de l'outillage moderne sauront un jour avoir raison.

Paris donne une haute signification à votre voyage. Il veut y voir le complément de la visite de Sa Majesté le Roi d'Italie, de sorte qu'il lui apparaît que maintenant l'union de la famille gréco-latine est complète.

En son nom je salue respectueusement en Votre Majesté, l'hôte du gouvernement de la République, et puisque votre programme de

---

FEUILLETON DU 1er JUIN. — N° 67

LES

Drames du Demi-Monde

Par Pierre ZACCONE

JANE LA ROUSSE

DEUXIÈME EPISODE

XIV

Nuit sinistre

— Parlez.

— Il y a en ce moment, à Paris, une jeune fille, presque une enfant, qui serait morte victime du plus abominable des crimes si le hasard ne m'avait placé sur sa route... Après l'expérience à laquelle vous venez de vous livrer, je ne puis plus douter de la réalité du crime, mais une obscurité profonde me dérobe encore le coupable, et il importe que j'agisse avec une extrême prudence pour ne point lui donner le soupçon de la surveillance que j'exerce. Deux intérêts sont donc en jeu: d'une part, il faut que je sache au plus tôt si les jours de la victime sont sérieusement menacés, et si l'on peut, dès ce moment, combattre les effets du poison qui lui est administré par l'antidote dont vous me parliez tout à l'heure...

— Je vous renseignerai à ce sujet dès que j'aurai vu la personne qui est en cause.

— Vous consentez à la venir voir?

— Quand vous voudrez... Nous nous ferons accompagner par un médecin de mes amis, et nul ne pourra rien y trouver à reprendre.

— Voilà un premier point convenu... dit Bridard.

— Quel est le second, objecta le chimiste.

Bridard fit un geste discret.

— Le second est un engagement à prendre, dit-il d'un ton ferme.

— Comment?

— Oh! j'ai toute confiance en vous, monsieur Fléchard, et ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous connais... Mais la situation est des plus délicates. Nous avons affaires à des criminels particulièrement adroits, habiles entre tous à interpréter la moindre parole et le moindre geste... et je suis fondé à vous demander la discrétion la plus absolue jusqu'au jour où je vous relèverai moi-même de l'engagement que vous aurez pris...

— Voilà une singulière condition.

— Elle s'applique également à la personne qui nous accompagnera.

— Et si je refusais?...

Bridard fit un mouvement où perçait un peu d'impatience.

— Si vous refusiez, monsieur, répondit-il, avant un mois la victime serait morte, sans qu'il fût possible de découvrir quelle main criminelle aurait versé le poison qui la tuerait!...

M. Fléchard eut à peine une seconde d'hésitation.

— J'accepte, dit-il d'un ton sérieux; mais j'espère que vous me mettrez au courant du mystère, dès que vous l'aurez pénétré vous-même?

— Je vous le promets.

— Dès lors, je n'ai plus d'objection.

— Je vous en remercie, monsieur, et avec votre concours je suis certain que nous réussirons dans l'entreprise que nous allons tenter.

— Quand vous reverrai-je?

— Ce soir, probablement; j'ai quelques dispositions à prendre; il faut que je m'assure le concours d'une autre personne, et dès que mes mesures seront arrêtées je viendrai vous prendre.

— A ce soir alors, dit M. Fléchard.

— A ce soir.... répondit Bridard.

Et il sortit.

Il avait promis à Mortimer de l'aller voir et il ne voulait pas manquer au rendez-vous.

Ce qu'il venait d'apprendre le poussait plus que jamais dans une voie d'activité et d'énergie... Le terrain était brûlant, et il fallait à tout prix faire la lumière dans ces ténèbres.

Il était évident que l'altération qu'il avait remarquée dans les traits d'Edmée provenait d'un empoisonnement lent et continu dont elle était victime, et sa première pensée avait été d'accuser Alice de ce crime.

Sur ce point, il n'avait pas changé d'avis, même après son entretien avec le chimiste.

Seulement il y avait un point noir à l'horizon...

Et ce point était Jane la Rousse.

Le bizarre s'accentuait à chaque instant davantage dans la conduite de cette femme; elle prenait une importance considérable dans l'affaire, et pour la première fois de sa vie peut-être Bridard sentait comme un voile épais sur sa lucidité ordinaire.

Mortimer l'attendait avec impatience.

— Venez! venez! dit-il dès qu'il l'aperçut je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit; j'ai pensé à tout ce que vous m'avez dit hier... et j'ai hâte d'apprendre ce que vous avez fait.

Bridard s'assit.

— J'ai bien des choses à vous dire, répondit-il; des choses graves, et, à la suite des confidences que je vais vous faire, nous aurons à prendre des résolutions importantes.

— Est-ce d'Edmée qu'il s'agit?

— D'elle seule.

— Que se passe-t-il?...

— Je vous ai laissé ignorer hier une partie de ce que j'avais découvert pendant que vous causiez avec le pauvre enfant... Votre sensibilité d'amoureux pouvait me tromper, et je ne voulais pas vous alarmer sans motifs; mais aujourd'hui il ne m'est plus permis de garder le silence.

— Ah! parlez! parlez!

— Apprenez donc qu'un de mes agents a passé la journée d'hier dans les environs de l'habitation Ducoudray.

— Dans quel but?

— Je voulais être renseigné sur les agissements des personnages suspects que j'y avais rencontrés, et Lupus, l'agent dont je parle, est un des plus adroits limiers parmi ceux que j'emploie.

— Qu'a-t-il découvert?

— Ceci... et Bridard en présentant le flacon dont le contenu venait d'être analysé par M. Fléchard.

Mortimer s'en saisit d'une main frémissante.

— Il est vide! dit-il aussitôt.

— Parfaitement... et je vous prie de croire que ce n'est pas moi qui en ai absorbé le contenu.

— Que contenait donc ce flacon?

— Du poison...

— Que dites-vous?

Mortimer eut un geste effaré.

— Un poison indien, poursuivit son interlocuteur, encore peu connu en France et qui doit provenir d'importation anglaise.

— Où votre agent a-t-il trouvé ce flacon?

— Dans la chambre de Claire, où Jane la Rousse l'avait apporté.

Mortimer pressa ces temples de ses deux mains.

— Voilà une étrange aventure!... balbutia-t-il au bout d'un instant.

— N'est-ce pas?... fit Bridard.

— Mais qu'en concluez-vous?

— Ne devinez-vous pas vous-même?

— Vous croyez donc à un nouveau crime? Vous supposez qu'Alice...

Bridard remua lentement la tête.

— Nous parlerons d'Alice une autre fois, interrompit-il; pour le moment, vous le voyez, il n'est pas encore question d'elle.

— Ainsi vous croyez qu'il y a autour d'Edmée quelqu'un qui tente de l'empoisonner

— Et qui y réussira si nous n'y prenons garde.

— Ah! il faut la voir, la prévenir, l'arracher au danger dont elle est menacée!

Bridard fit un signe négatif.

— Il ne faut rien de tout cela, répliqua-t-il, parce qu'il importe de ne pas faire le jeu de nos ennemis. D'ailleurs, je ne pense pas vous avoir donné jusqu'à présent l'idée que je pouvais être un étourdi. Eh bien! confiez-moi votre confiance et laissez-moi agir comme je l'entends.

— Cependant Edmée?...

— L'enfant sera sauvée, je vous le promets; mais gardez-vous de lui inspirer le soupçon du danger qu'elle court...

— Enfin quel est votre dessein?

— Je vous l'expliquerai tout à l'heure... seulement, dès à présent, il faut me promettre que vous n'opposerez aucune résistance aux dispositions que je vais prendre, et que vous les seconderez, au contraire, avec une extrême soumission.

— Pour sauver Edmée, je vous donnerais ma vie s'il le fallait...

— C'est peut-être plus que votre vie que j'ai à vous demander.

— Que voulez-vous dire?

Bridard releva le front et jeta à son interlocuteur un regard plein d'autorité.

— Vous aimez mademoiselle Edmée, n'est-ce pas? reprit-il après un silence; pour son repos, pour son bonheur, vous donneriez votre sang goutte à goutte, votre vie jour à jour...

— Sans doute...

— Eh bien! je le répète, je vous demande plus que cela. Car, à partir de cette heure où je vous parle, il faut que vous renoncïez à elle... que vous simuliez un autre amour, qu'enfin vous ayez le courage d'accepter vis-à-vis de la chère enfant un rôle d'indifférence et d'oubli.

— Ah! jamais! jamais! s'écria Mortimer avec explosion. C'est impossible!

— Il faut que cela soit.

— Mon indifférence la tuerait!

— Moins sûrement que le poison indien.

— Non! non! votre proposition est odieuse autant qu'horrible, et jamais je n'aurai ce courage ni cette lâcheté!

Bridard haussa les épaules et devint sévère et grave.

— Voyons, dit-il d'un ton brusque et presque sévère, les hommes sont de grands enfants, et il est souvent bien inutile de leur parler raison... Mais j'ai toujours fait un grand cas de votre esprit et de votre cœur et j'espère arriver à vous convaincre. D'ailleurs, ne l'oubliez pas, nous sommes à la limite extr